

Expériences de la migration dans la littérature d'anticipation postapocalyptique

Julien Faille-Lefrançois

Un jour, j'allais partir, je l'avais toujours su. J'allais quitter tout ce que je connaissais: la ferme, la région, et peut-être même le pays. Pour aller où? Ailleurs. Cette réponse me suffisait. Tout au long de ma jeunesse, mon principal projet d'avenir résidait dans ce désir d'ailleurs, dans l'idée même de partir. J'avais beau être né et avoir grandi sur cette terre, je ne pouvais m'y enraciner. À 16 ans, j'avais donc entrepris de me mettre en chasse d'une autre vie, guidé par mes seuls fantasmes et imagination, sur des territoires inexplorés. Des vies qui, je l'espérais, seraient délestées de l'encombrant bagage de mes origines. J'avais ainsi fait un détour par Saint-Hyacinthe et Ottawa avant d'atterrir à Montréal, qui, sans être mon terminus, était le lieu de ma plus longue escale. La ville m'a peu à peu apprivoisé et transformé. À mesure que j'ai assumé ma nouvelle urbanité, j'ai senti le fossé derrière moi se creuser, et les lieux de mon enfance s'affubler d'une étrangeté croissante, tandis que mes liens avec mes proches et amis restés sur place se sont étiolés ou n'ont été préservés qu'en façade. Pourtant, même si je les ai tenus à distance, je perçois encore toute l'emprise que ces lieux de ma jeunesse ont eue et continuent d'avoir sur moi. Il suffit d'un mouvement, d'une expression ou d'une opinion qui fait tache dans mon nouvel environnement pour exposer le caractère incomplet et imparfait de mon assimilation. Cette migration que j'ai perçue au départ comme un geste d'affirmation est devenue, avec le temps, source de doutes

et de questionnements. Au lieu d'un nouveau chez-soi, j'y ai trouvé une sensation d'inconfort : celle d'être un étranger en tous lieux.

À ce point-ci de mon parcours et de ma vie, j'aimerais marquer une pause, même illusoire, pour approfondir au moyen de la création ce questionnement personnel et identitaire qui a accompagné mon expérience de la migration. Au cours des prochaines années, j'examinerai cet enjeu par le prisme de la littérature d'anticipation, un genre qui suscite chez moi une fascination et duquel s'inspire mon nouveau projet de création. Dans les pages qui suivent, je me pencherai sur un sous-genre bien précis : le roman postapocalyptique.

Pourquoi ce type d'œuvre ? Parce que le voyage y occupe une place prépondérante, et ce, pour des raisons intrigantes. En effet, à quoi bon voyager dans un monde dévasté par une catastrophe planétaire, alors que l'avenir doit être, devine-t-on, aussi bloqué ailleurs que chez soi ? Sans me comparer à un rescapé de l'apocalypse, je me dis qu'il y a peut-être, ici aussi, une recherche de la part des personnages qui dépasse le simple impératif de la survie : une démarche plus personnelle, une quête de sens dans un monde qui a justement perdu le sien. Sinon, pourquoi ces survivants amorceraient-ils un voyage à partir d'un point de départ ayant jusque-là assuré leur survie ? Pourquoi quitter un lieu qui ne leur procure peut-être pas la liberté, mais qui met à leur disposition des vivres, un toit et une sécurité relative ? À noter que lorsque je fais mention de l'apocalypse, je n'entends pas forcément ici la fin du monde, mais la fin d'un monde, qui se concrétise à la suite d'une catastrophe, qui, pour ce qu'en savent les personnages, n'a épargné aucun endroit sur terre. J'aimerais voir comment se vit l'expérience migratoire dans le roman postapocalyptique québécois. Quelles sont, vues d'ici, les motivations des personnages à prendre la route ? Quelle est leur destination ? Comment se déroule leur voyage, et de quelle manière se termine-t-il ? Enfin, quels liens puis-je tracer entre ces représentations et mon propre vécu ? Examinons deux cas de figure bien précis.

Dans *Hivernages*, de Maude Pradet-Deschênes, un orage solaire a rompu tous les moyens de communication et plongé le monde dans un hiver perpétuel. Nous suivons les personnages sur un territoire qui s'apparente au Québec, mais dépourvu de tous ses toponymes, dans un monde dénué de toute mémoire d'avant l'apocalypse. L'unique lieu nommé, Ville-réal, correspond à la seule communauté organisée du roman, laquelle est établie sous terre, plus précisément sous une ancienne ville, dans ce qui était autrefois son réseau de métro et divers sous-sols d'édifices connectés entre eux. Alors qu'à l'extérieur

l’anarchie règne et que les rares habitants prêts à affronter l’hiver vivent en quasi-autarcie, l’apocalypse a engendré au contraire un contrôle resserré des ressources et des personnes dans la ville souterraine, soumises à un régime de répression et de surveillance. Malgré la fine description de Ville-réal, l’action est loin de s’y concentrer. La plupart des personnages que nous suivons vivent en réalité à la surface, que ce soit dans les décombres de la ville, dans la nature glacée, ou, au-delà, dans de petites poches isolées de survivants. La migration prend forme à travers les périples de deux personnages bien précis. Le premier voyage ouvre le roman — une femme enceinte s’enfuit de Ville-réal vers le nord, mais accouche et meurt en route — tandis qu’il se clôt avec celui de l’enfant née de cette femme qui, des années plus tard, refait en sens inverse le chemin parcouru par sa mère pour rejoindre Ville-réal.

Aucun des deux périples n’aboutit, interrompu soit par la mort, soit par la fin de la narration, et les motivations des deux personnages à prendre la route restent floues. On sent surtout les deux femmes poussées par une pulsion irrésistible ; tout au plus dit-on de la mère qu’elle cherche à offrir la liberté à son enfant à naître (« L’enfant sera libre ou ne sera pas »), tandis que la fille fait le chemin inverse en réponse à l’appel de sa mère par-delà la mort (« Un jour, tu devras y retourner. C’est ton destin » / « Mon cœur, mon trésor, mon oiseau [...] Vas-y, maintenant »). Loin de rendre la démarche moins crédible, ce côté ésotérique du voyage fait en réalité écho à ma propre expérience. La migration a été, dans mon cas, bien sûr, le fruit de considérations pratiques — perspectives professionnelles et économiques — mais encore plus le résultat de motivations subjectives, imprécises, voire instinctives, comme le rejet du lieu d’origine et l’attirance d’un ailleurs fantasmé. Ma décision de quitter ma ville natale, par exemple, n’était pas uniquement liée au désir de reléguer un lieu derrière moi, mais aussi un temps, une période de ma vie, dans l’ambition utopique de me réinventer ailleurs. Or ce qu’on voit dans *Hivernages*, c’est que le temps et l’espace ont une configuration cyclique. Même lorsque le voyageur refuse de le reconnaître, le lieu d’origine contribue à sa construction identitaire, de sorte qu’il revisite, d’une manière ou d’une autre, son point de départ.

Un autre roman qui atteste d’une semblable expérience du voyage, où temps et espace s’entremêlent de façon plus cyclique que linéaire, est *Le fil des kilomètres* de Christian Guay-Poliquin. Dans ce roman davantage « apocalyptique » que postapocalyptique (car nous y sommes témoins d’une catastrophe en cours), une panne d’électricité frappe l’ensemble d’un pays et, en quelques jours à peine, le plonge dans les pénuries, le chaos et le

détournement du pouvoir par des bandes criminelles, les villes étant ici plus durement affectées que les régions rurales. Le voyage est fondamental dans cette œuvre au point d'en déterminer la structure : les chapitres sont nommés en fonction des kilomètres parcourus par le protagoniste. Celui-ci cherche à retourner dans son village natal, dans une ancienne région minière de l'est du pays, pour venir en aide à son père atteint de la maladie d'Alzheimer. Le fils parcourt ainsi 4736 kilomètres avant d'être interrompu par un accident de voiture non loin de là où, des années plus tôt, sa propre mère a péri, elle aussi dans un accident. À ce stade du roman, on comprend que le personnage principal, qui était accompagné d'une femme la majeure partie du chemin, ne faisait qu'halluciner cette femme, puisqu'il est le seul à être secouru sur la scène de l'accident. Après avoir reproduit l'accident de sa mère, le fils imite donc le comportement du père qui, dans sa démence, « répétait sans cesse qu'il cherchait son épouse » pourtant décédée. La dimension temporelle de la migration et la configuration cyclique du temps, que j'évoquais plus tôt, apparaissent ainsi non seulement dans le retour à la ville natale du protagoniste, mais dans la répétition du vécu de ses parents. D'ailleurs, cette expérience du retour, dans l'espace comme dans le temps, fait partie de ce que je me suis employé à explorer par l'écriture dans ce séminaire et de ce que j'ai été en quelque sorte amené à vivre, plus particulièrement dans le texte issu de l'atelier de stratigraphie, *Les allers-retours*.

Rechercher les liens entre filiation et migration dans mon parcours personnel suscite inmanquablement des questionnements, dont celui-ci : dans quelle mesure mon propre départ est-il lié à ma volonté de me définir en dehors des modèles que sont mon père, ma mère et le reste de ma famille élargie ? Je n'ai jamais réfléchi à la question dans ces termes, mais les choix faits conjointement à mes déplacements sont révélateurs. J'ai quitté ma région d'origine pour étudier la littérature, avec l'ambition d'écrire, un idéal à mille lieues des modèles que j'ai pu connaître. L'éloignement recherché dépassait donc la seule dimension géographique. Quelques années plus tard, j'ai délaissé la littérature au profit des communications, pour aspirer à un modèle d'« écrivain » plus conventionnel et socialement acceptable : celui du rédacteur. Depuis, mon rêve littéraire n'est pas mort, mais il s'apparente plutôt à un passe-temps. Dans mon projet de création, je souhaite creuser un peu plus cette autre facette de ma migration. Autant *Hivernages*, *Le fil des kilomètres*, que d'autres œuvres du sous-genre postapocalyptique mettent en rapport la migration et la filiation. C'est le cas par exemple d'une œuvre canonique comme *La route*, de l'Américain Cormac McCarthy. Dans ce roman, on suit le périple à pied d'un père et de son fils à travers un continent

dévasté. Leur destination est floue, définie uniquement par un point cardinal (« le sud ») ou encore « la côte », car, au fond, elle importe peu, l'avenir étant aussi stérile que les territoires explorés et l'horizon au bout du chemin. C'est de la relation entre le père et le fils que se nourrit l'intrigue bien plus que du voyage. La mise en parallèle de la migration et de la filiation, autant dans *La route* que dans les deux œuvres québécoises, n'est qu'une autre manifestation de la configuration cyclique du temps évoquée plus haut. Le temps, ainsi configuré, présuppose l'action, et il en charge forcément l'espace qui en est le théâtre. Dans les trois romans abordés dans cet essai, ce temps dote l'espace d'une densité nouvelle, en l'enrichissant de récits familiaux et d'une puissante charge narrative. En d'autres mots, la filiation transforme l'espace en lieu, conformément à la définition qu'en donne Jean-Didier Urbain dans l'article « Lieux, liens, légendes » :

C'est que le lieu a lieu et donne lieu aussi. Cela a déjà été multiplié bien dit. [...] Il a partie liée avec l'événement, l'action, le rôle, l'histoire: history ou story, peu importe. Troisième palier de la spatialité, le lieu est un espace dramatisé. De l'anecdote à l'épopée, il va y advenir, il y advient ou il y est advenu quelque chose.

Ce type de « lieux » peut donc survenir par l'action au temps présent, mais aussi par l'action révolue tirée de l'histoire familiale, soit sous la forme de souvenirs, de retours en arrière, ou autres ; on le voit tout autant chez McCarthy, Guay-Poliquin que Pradet-Deschênes. En ce qui me concerne, mon choix de quitter la campagne pour m'établir en ville signifiait beaucoup plus qu'un « changement de décor », mais l'abandon d'un mode de vie rural et agricole qui a été celui de mes parents, de mes grands-parents, de mes arrière-grands-parents et probablement d'une dizaine de générations (voire plus) avant moi. Aujourd'hui, je constate à quel point ce changement est draconien dans la vie de mes propres enfants : leur jeunesse diffère totalement de la mienne en raison, oui, du changement d'époque, mais aussi, et bien plus, du changement de territoire. Leur rapport à l'espace n'a rien à voir avec le mien lorsque j'avais leur âge : j'ai grandi dans une maison multiniveaux de plus de 300 mètres carrés de superficie sur une terre de 150 arpents, alors que mes enfants vivent dans un appartement de 90 mètres carrés et une terrasse de 25 mètres carrés. Mes modes de locomotion principaux étaient, à leur âge, la voiture, le VTT et le tracteur, tandis que ceux de mes enfants sont l'autobus, le métro et la marche. Ce rapport différent à l'espace altère à la fois notre mode de vie, nos valeurs et notre identité. Si je parle ici de ces

différences et de ma propre identité double (ou trouble), c'est que celles-ci se sont manifestées dans plusieurs des créations que j'ai produites dans le cadre de ce séminaire. Je constate que ce clivage urbain/rural, ma migration d'un milieu à l'autre et l'ambivalence identitaire qu'elle a fait naître recèlent un riche potentiel à exploiter pour mon projet de création, se prêtant bien, d'ailleurs, à la littérature d'anticipation.

Me voilà donc doté d'un itinéraire pour la suite, ou au moins de la volonté d'en tracer un. Les détails — ceux qui prendront part au voyage, le point de départ et la destination, ainsi que la finalité du trajet — restent à confirmer, mais le questionnement est enclenché. Un peu comme lorsque j'ai choisi de quitter le milieu rural où j'ai grandi, une question se pose à nouveau pour l'écriture de ce prochain projet de création : partir, oui, mais pour aller où ? Vers l'ailleurs, ou vers mon lieu d'origine ? Un aller simple ou un aller-retour ? Dans *Hivernages* et *Le fil des kilomètres*, tout comme dans *La route*, on constate que la destination importe peu. L'essentiel est le parcours, et ce qu'il nous révèle par rapport à nous-mêmes. Cette réflexion aura été le premier pas du long chemin qui attend mes personnages, et moi à travers eux.

Bibliographie

- DESCHÊNES-PRADET, Maude. *Hivernages*, Montréal, Éditions XYZ, 2017, 178 p.
- GUAY-POLIQUEIN, Christian. *Le fil des kilomètres*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2016 [2013], 197 p.
- MCCARTHY, Cormac. *La route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2008 [2006], 252 p.
- URBAIN, Jean-Didier. « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, n° 87, 2010, p. 99-107, https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2010_num_87_1_2623.

Les allers-retours

Julien Faille Lefrançois

2019

« T’as vu, là-bas, Arthur? C’est Montréal! »

Nous marchons derrière la maison de mon père, de l’autre côté de la haie de bouleaux qui borde la cour. Lentement, nous descendons l’allée de gravelle qui longe le champ. Je te pointe le nord. À moins de 50 kilomètres, des gratte-ciels entassés les uns contre les autres. Dans la distance, la ville est floue, comme un nuage gris au ras le sol, ou un kyste émergeant des plates étendues de la Montérégie.

Tu avances la tête et scrutes l’horizon à travers les minuscules fentes de ta cagoule de *Captain America*, un cadeau reçu pour tes cinq ans. Pour t’aider à y voir clair, je t’indique la place Ville-Marie, le mont Royal et l’Oratoire. Des repères familiers pour toi.

Les champs autour de nous sont en friche ; on n’y trouve rien hormis des herbes mortes et des roches. Normal, nous ne sommes qu’en mai. Nous poussons l’exploration plus loin, jusqu’au lac creusé à la pelle mécanique par mon oncle, il y a 15 ou 20 ans : un rectangle d’eau dénué de toute végétation, à l’exception de quelques vieux chiendents brunis, aplatis par l’hiver.

« C'est ici qu'on puisait l'eau pour arroser les champs. »

Tu me demandes ce que veut dire « puiser », mais tu n'attends pas ma réponse. Ton attention est déjà captée par autre chose : les imposantes éoliennes qui nous surplombent et qui tournent à plein régime, tout autour de nous.

Mais là-dessus, je n'ai que très peu à t'apprendre. Rien de tout cela n'était là, quand j'étais jeune.

1994

Je marche. J'explore. J'invente des histoires. Comme tu le feras plus tard.

Je cours le long de l'étang ceinturé de saules, me fraie un chemin à travers les branchages, capture des coccinelles au pied des arbres, leur fabrique des maisons sous verre et pars à la chasse aux pucerons pour les nourrir, bricole des armes avec des feuilles, des branches, des quenouilles, amalgame le tout avec de la sève collante. Seul ou avec mes cousins, je traîne des parcelles d'arbres morts recueillies sur le sol, parfois pourries, pour nous construire des cabanes, des maisons, des forteresses, des palais. Nos projets sont grands, mais ne dépassent jamais le stade des fondations. Quand j'ai faim, je retourne auprès de mon père et choisis une pomme dans ses chaudières. Je cherche la plus belle, la plus rouge et la plus grosse. Je demande une Lobo, juste parce que ça sonne comme robot.

Ce sera mon dernier été passé dans le verger à jouer, à flâner et à grimper aux pommiers centenaires. Le printemps d'après, mon père et mes oncles profitent de l'absence de mon grand-père pour tout raser. Tout brûler. Pas le choix, l'argent manque, ils délaisseront les pommes pour exploiter la terre autrement.

2039

Ton grand-père est mort.

Je fouille dans ma mémoire à la recherche de souvenirs heureux à ses côtés, les rejoue en boucle jusqu'à m'arracher quelques larmes. Un exercice mental que je répète ensuite lors des funérailles. Dans mon rôle-titre d'orphelin, je n'aspire qu'à une chose : me fondre dans le décor.

De retour au pays natal, je retrouve des cousins, des oncles et des tantes que j'ai perdus de vue depuis que le mur a été érigé, voire bien avant.

Après l'église, le cortège prend la route de l'ancienne ferme. Là-bas, nous marchons vers ce qu'il reste du champ de mon enfance, un carré de terre au milieu d'un parc industriel, afin d'y disperser les cendres de ton grand-père. À gauche, il y a des serres s'étalant sur des centaines de mètres, à droite des usines qui crachent de la fumée noire, le tout surplombé par les éoliennes qui te fascinaient jadis. Rouillées, abandonnées, des pales en moins. Elles ne tournent plus.

Sur le chemin du retour, des curieux s'approchent pour me demander comment est la vie là-bas, dans notre cité-État. Comment la famille se porte. Ce que tu fais. Pourquoi tu n'es pas là. Je bredouille, marmonne, m'efforce d'être aussi vague qu'in audible.

Je commande une voiture et entre ma destination : Montréal. Quand elle arrive, je valide mon identité auprès du système de contrôle. La porte s'ouvre et je prends place, seul, dans l'habitacle. Par la fenêtre, je vois quelqu'un qui m'observe : mon cousin, l'un de ceux avec qui je jouais enfant, dans l'ancien verger puis dans les champs.

J'en déduis qu'il habite la maison de son père, mort deux ou trois ans plus tôt. À côté de lui, je reconnais son fils. Il dépasse son père d'une bonne tête, comme toi. Vous aviez joué quelques fois ensemble, il y a longtemps. Peut-être te souviendrais-tu de lui ?

Je salue mon cousin de la main. Il me répond.

Tout faire péter

Julien Faille-Lefrançois

Nous avons accepté
nos poumons noircis, empoisonnés
par les émanations
nos quartiers enclavés, étouffés
par le béton
nos amis et parents fauchés, mutilés
par le confort
par l'indifférence
de leurs corps motorisés
de leurs cœurs blindés

Jusqu'au sursaut
de notre dignité en lambeaux

Nous avons marché
graffitis et slogans rythmant notre cadence
Pas de justice, pas de paix

This Is an Emergency
Votre quartier se transforme
Non, nous transformons le monde

Nous avons avancé pouce par pouce
faisant tomber tout ce qui nous sépare
Nous avons

défoncé les clôtures
arraché les rails
dynamité les viaducs

Van Horne ravale son Canadien Pacifique
morcelé l'asphalte
explosé les chars

abattu les lumières rouges, puis jaunes, puis vertes

à coups de hache, de marteau-piqueur, de masse, d'arrache-clou, de
clé anglaise, de marteau, de scie à main, de tronçonneuse, de scie
ronde, de fourche, de pelle, de râteau, de pic à glace, de rouleau à
pâte, de fer à repasser, de batte de baseball, de bâton de golf, de
matraque, de poutrelle, de poubelle, de piquet, de poteau, de barre
de fer, de pierre, de pancarte, de bulldozer, de grue, de tracteur, de
camion

à coups de n'importe quoi, ou à défaut, de nos mains nues
ensanglantées

Le jour de la Victoire
seuls maîtres du champ de ruines
nous avons incanté la nature
notre Dame, notre Mère
pour verdir et effacer
les décombres
la violence
les cadavres
les trophées de notre honte
ces moyens que justifiait la fin

Nous avons souri, naïvement attendris
par les pousses, les tiges, les branches, les feuilles, les bourgeons, les
fleurs, les épines, les racines, les vignes et bientôt les lianes, puis le
pollen et les graines qui en engendraient toujours plus, jusqu'à nous
encercler de boisés, de forêts et bientôt de jungles

Nous avons tardé à comprendre ce vert qui, partout,
se rapprochait, nous chatouillait, nous couvrait, nous cajolait, nous
étreignait
nous médusait, nous fouettait, nous séquestrait, nous effaçait et,
peu à peu, nous supplantait

Nous n'avons compris que trop tard
ce vert qui, attendant son heure, observateur et stratège
avait appris du béton

Complices

Julien Faille-Lefrançois

Cheveux bruns, mi-longs
Des lunettes, parfois
Un tatouage sur le bras?

Au téléphone, l'air de rien
De Baie-Comeau à Montréal
Nous jouons aux devinettes

À chaque question,
Regard furtif vers la caissière
Oui, non, ne sais pas,
Un peu, moyen, beaucoup,
À la folie

La file avance, je raccroche.

Tes mots résonnent encore
Je glousse, m'esclaffe, dérange
Pardon, pardon
Je nous arracherais bien la tête

À commencer par la tienne
Ma sœur